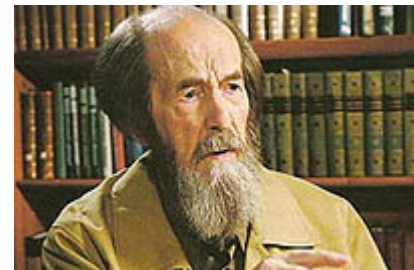


L'archipel du goulag : cette révolution venue de l'Est

Description

Il peut paraître présomptueux de prétendre apporter un éclairage nouveau sur cette œuvre magistrale. Dès sa traduction française en 1974, L'Archipel du goulag d'Alexandre Soljenitsyne a été l'objet de brillantes critiques de la part des plus grands intellectuels.

Il ne s'agit pas ici d'apporter un quelconque commentaire, ni même de tenter une synthèse des précédents, mais de comprendre cet ouvrage dans la perspective des relations complexes entre l'Est et l'Ouest, des années 1970 à nos jours.



Il convient tout d'abord de s'interroger sur l'aspect révolutionnaire de *L'Archipel du goulag*. Lorsqu'il fut traduit par les Éditions du Seuil en 1974, l'ouvrage n'apportait a priori aucune révélation sur le système pénitentiaire soviétique. Pourtant, une analyse synchronique permet de mieux comprendre pourquoi l'œuvre a provoqué un tel sursis dans un monde divisé par la guerre froide. Dans un second temps, il s'agira de reconsidérer l'ouvrage dans une perspective diachronique afin de savoir s'il peut finalement être davantage considéré comme un élément de rupture ou de continuité entre les deux entités géographiques considérées.

Un ouvrage révolutionnaire

Lorsqu'il évoque le regard du monde occidental sur l'URSS avant l'adoption de *L'Archipel du Goulag*, l'historien Michel Winock parle de «*grand aveuglement*»^[1]. Dans cette perspective, l'œuvre peut être considérée comme un soleil qui éclaircirait les obscurités du système soviétique. La métaphore est intéressante mais elle doit être précisée. L'astre n'a pas éclairé toutes les zones d'ombre de la même façon. Chaque «*planète*» a finalement développé sa propre lecture de l'ouvrage.

Une révolution populaire

En seulement quelques mois, le premier tome de *L'Archipel du Goulag* est vendu en 500 000 exemplaires. Ce succès de librairie se poursuit avec les deux tomes suivants puisque l'ensemble de l'œuvre atteint un total d'un million deux cent mille exemplaires. On ne peut cependant pas juger de l'audience au seul regard de l'adoption. Les écrits de Soljenitsyne provoquent une véritable onde de choc dans les médias écrits français et suscitent des débats et polémiques entre les plus grands éditorialistes. Nous pouvons donc considérer sans trop exagérer que la grande majorité de la population occidentale a été informée de l'adoption et du contenu de *L'Archipel du Goulag*. Une citation du *Guardian*, à l'occasion de l'adoption anglaise de l'ouvrage, résume bien l'état d'esprit des journalistes politiques de cette époque : «*Vivre aujourd'hui et ignorer cette œuvre, c'est être une sorte d'imbécile historique, passer à côté d'un aspect crucial de la conscience de l'époque*»

Â»[2].

Une révolution intellectuelle

On oublie trop souvent que Bernard-Henry Lévy et André Glucksmann ont fait leurs premières armes en s'exprimant sur *L'Archipel du Goulag*[3]. Le succès de cet ouvrage ne tient pas seulement à sa valeur intrinsèque ; il est aussi le produit de l'histoire et du charisme personnel d'Alexandre Soljenitsyne qui représente un nouvel archétype de l'intellectuel. Depuis l'apparition du rideau de fer, les clercs occidentaux avaient quelque peu oublié le devenir de leurs homologues à l'Est. Les risques bravés par l'homme et son manuscrit pour rejoindre l'Ouest n'ont pas laissé indifférent. Les intellectuels ont probablement ressenti un malaise de culpabilité et de fascination face à cet homme qui a risqué sa vie et celle de ses proches au nom de l'art de la vérité. Pierre Daix est un de ceux-là. Ancien déporté de Mauthausen, il refuse longtemps d'accepter la réalité des camps de concentration soviétiques malgré une vive polémique qui le mène des colonnes de l'hebdomadaire communiste *Les Lettres françaises* jusqu'au prêche dans le cadre d'un procès qui oppose à Kravchenko. Pierre Daix hésite alors à expliquer que les camps soviétiques étaient des camps de rééducation modernes[4]. Il change pourtant d'avis quelques années plus tard en découvrant, grâce à Elsa Triolet, l'un des premiers ouvrages de Soljenitsyne, *Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch*. Il s'implique alors personnellement dans l'écriture de ce livre en 1963 et devient le plus fervent défenseur de son auteur[5]. Dans une lettre au *Magazine littéraire* en 1974, il écrit l'auteur comme « la voix de ceux qui n'ont pas voix au chapitre [à?] surtout les millions de victimes de Staline, simples prisonniers de guerre rejetés et persécutés, déportés politiques, torturés avec ou sans procès »[6]. Devant l'audience et l'autorité rapidement acquise de Soljenitsyne, les intellectuels occidentaux ont donc été amenés à relativiser leurs certitudes historiques mais aussi leur rapport au pouvoir politique et à la liberté d'expression. Une forme d'identification est à l'œuvre à la lecture de *L'Archipel du Goulag*. Elle entraîne une mutation progressive du comportement des intellectuels français qui se réunissent autour de la figure du « dissident »[7]. C'est pourquoi, dans une optique assumée de contestation du pouvoir, Jean-Paul Sartre, Roland Barthes et François Jacob invitent des dissidents des pays de l'Est à Paris le 21 juin 1977, tandis qu'à quelques kilomètres, Valéry Giscard d'Estaing reçoit à l'Élysée son homologue Leonid Brejnev. De même, il est indéniable que l'ouvrage de François Furet *Penser la Révolution française*[8] n'aurait pas été possible sans la lecture préalable de *L'Archipel du Goulag*. L'historien concède lui-même que l'ouvrage a participé à la démolition du « catéchisme révolutionnaire ». Dès lors, nous pouvons considérer que cet ouvrage dépasse largement son message intrinsèque. Il invite à relire le passé à la lumière d'une nouvelle vision du monde : c'est une véritable révolution scientifique.

Une révolution politique

Certes, l'écriture de *L'Archipel du Goulag* n'est pas directement à l'origine d'un renversement du pouvoir institué, mais nous pouvons considérer qu'elle contribue à des bouleversements importants dans l'arène politique. En France par exemple, depuis 1972, le Parti Communiste français s'est allié à d'autres forces au sein de l'Union de la gauche conduite par François Mitterrand. Une telle alliance nécessite d'adopter une position commune sur plusieurs sujets sensibles qui pourraient faire l'objet d'un débat électoral. Or, ce qui devient en France, dès janvier 1974 (soit seulement quelques semaines avant l'élection

présidentielle), « l'affaire Soljenitsyne », exacerbe les tensions. Avant même la sortie de l'ouvrage en français, l'organe de presse du PCF, *L'Humanité*, critique vertement l'ouvrage et son auteur, relayant ainsi la campagne de délation soviétique. Le 1^{er} février 1974, le bureau du PCF s'exprime même directement en dénonçant les « professionnels de l'antisovietisme ». En face, l'opposition ne se fait pas attendre pour dénoncer non seulement les crimes commis au nom du communisme, mais aussi leur négation par le PCF et la collaboration de toute la gauche française au sein de l'Union. Philippe Malaud, ministre de la Fonction publique en 1974, n'hésite pas, par exemple, à utiliser la polémique pour décrédibiliser les communistes français dans *La Croix*. Il ironise ainsi : « Le communisme à la française, ce sera bien de chez nous, rigolard, petit-bourgeois et arrangeant. Eh bien ! Non. Tout permet au contraire de croire que le communisme en France ce serait probablement pire qu'ailleurs » [9]. Face à ces critiques, François Mitterrand répond à la polémique le 11 février dans *L'Unité*, en s'adressant « du coup de sang qui a donné la fièvre au Parti communiste au point de ranimer un vocabulaire que l'on imaginait jeté aux oubliettes ». La même semaine, il précise dans le *Nouvel Observateur* que « la liberté ne se négocie pas » et que « si l'anticommunisme est incompatible avec l'union de la gauche [à ?] cela ne peut interdire la critique des positions théoriques et pratiques du Parti communiste ». En somme, le chef de l'Union de la gauche adopte une position consensuelle afin de ménager les susceptibilités. Le 13 février, l'ensemble du bureau exécutif du Parti Socialiste déclare : « Le Parti socialiste, fermement attaché en France à la politique d'union de la gauche et en Europe à la politique de détente, tient à rappeler que pour lui la liberté de création, d'expression, de publication est inséparable de la démocratie socialiste ». La dimension internationale est ici importante. Si l'œuvre de Soljenitsyne pose question aux communistes français dans le contexte particulier de l'Union de la gauche, la situation est similaire partout dans le monde. Dans son ouvrage sur *L'histoire de l'Europe depuis 1945*, l'historien anglo-saxon Tony Judt considère que l'édition du manuscrit de *L'Archipel du Goulag* constitue un moment symbolique dans l'histoire politique et sociale de l'Europe. Il identifie cette période comme un désenchantement du monde par excellence de longue date mais qui, à ce moment précis, bénéficie d'une audience jamais égale. Il convient dès lors de comprendre pourquoi.

Une lecture historico-mémorielle de l'œuvre

Dès le début de l'année 1974, le journal *L'Humanité* dénonce la thèse d'Alexandre Soljenitsyne d'une faison originale. Il ne refuse pas la véracité de ses propos mais lui reproche d'utiliser ces informations à des fins antisoviétiques. L'angle d'attaque est intéressant car, au-delà de la polémique, il détient une part de vérité. Au moment de sa sortie, le contenu de l'ouvrage n'est guère original. En revanche, c'est la forme et le contexte qui font le succès immédiat de l'auteur.

Le grand éblouissement

Le célèbre rapport Khrouchtchev de 1956 consacrait déjà quelques lignes aux dérives du système pénitentiaire soviétique mais, comme dans l'ensemble du dossier, le nouveau Premier secrétaire tendait à attribuer la responsabilité de ces excès à son prédécesseur. Dans un développement sur l'incompétence militaire de Staline, il rappelle par exemple que de « nombreux commandants périrent dans les camps et les prisons, et l'armée ne les revit jamais plus ». L'ouvrage de Soljenitsyne porte la critique bien plus loin puisqu'il se charge des

considérations individuelles pour s'inscrire au système en lui-même. C'est pourquoi le sous-titre du livre porte les dates de 1918-1956. Sa thèse consiste à démontrer que le système concentrationnaire soviétique n'est pas le fruit de la seule volonté stalinienne, mais qu'elle germe dans les pratiques stalinistes.

Il est également possible de citer plusieurs dizaines d'ouvrages qui, avant 1974, avaient déjà dénoncé les camps du goulag. Si certains ont été écrits avant la Seconde Guerre mondiale [10], la plupart paraissent au début des années 1950. En France, c'est le livre de Victor Kravchenko, *J'ai choisi la liberté*, qui connut le plus grand succès. Il provoque en 1949 l'un des plus retentissants procès de l'après-guerre. Attaqué dans plusieurs articles de la revue communiste *Les Lettres françaises* sur la véracité de ses propos, l'auteur décide d'attaquer le journal en justice pour diffamation. Il appelle alors à témoigner à la barre des anciens déportés, dont Margaret Buber-Neumann, d'abord incarcérée par Staline dans un camp au Kazakhstan avant d'être livrée aux SS en 1940 puis envoyée à Ravensbrück. La justice donne alors raison à Kravchenko, validant ainsi en quelque sorte une «vérité juridique» bien avant la première loi dite «américaine».

La force du récit de Soljenitsyne repose en fait énormément sur le talent littéraire de son auteur, mais aussi sur la forme originale choisie au préalable. *L'Archipel du Goulag* n'est pas l'unique récit d'un rescapé tels qu'ils se multiplient dans le paysage éditorial ; C'est une véritable *investigation littéraire*, qui rassemble 227 témoignages mis en perspectives, lesquels offrent un tableau plus complet de la réalité concentrationnaire soviétique. De plus, le contexte est particulièrement favorable. Si, dans son article sur «Le grand aveuglement», Michel Winock identifie bien les causes de cette cécité générale de l'Occident, il convient désormais de comprendre pourquoi les yeux se sont soudain ouverts.

D'une part, il faut évoquer le contexte politique français au sein duquel le communisme perd de son influence. Le capital de sympathie du «parti des fusillés» s'érode progressivement. C'est d'ailleurs une force politique tellement vacillante qu'à l'occasion des polémiques sur l'ouvrage de Soljenitsyne, Michel Rocard s'interroge publiquement sur l'intérêt pour le Parti socialiste de maintenir avec elle une alliance : «*La nature du régime soviétique, les liens que le Parti communiste français conserve avec lui et le projet de société dont sont porteurs les communistes qui restent liés à Moscou posent aux forces socialistes de redoutables problèmes*» [11].

Dâ??autre part, il faut Ã©voquer le contexte international. MalgrÃ© quelques signes de rÃ©chauffement, la guerre froide est omniprÃ©sente dans les relations entre lâ??Est et lâ??Ouest. Tony Judt montre bien Ã© quel point lâ??anticommunisme pouvait paraÃ®tre dÃ©calÃ© jusquâ??au milieu des annÃ©es 1970 tant cette idÃ©ologie semblait rÃ©pondre Ã© un idÃ©al de progrÃ©s plus ou moins imitÃ© par les dÃ©mocraties sociales occidentales. Or, lorsque paraÃ®t le premier tome de *Lâ??Archipel du Goulag*, les pays industrialisÃ©s commencent Ã© ressentir les effets du premier choc pÃ©trolier. Les dÃ©mocraties occidentales nâ??ont plus les moyens de financer leurs modÃ©les sociaux et, au-delÃ© des divergences idÃ©ologiques, ce sont dÃ©sormais deux modÃ©les de sociÃ©tÃ©s qui sâ??affrontent. Le PCF utilise dâ??ailleurs cet argument contre un livre quâ??il considÃ©re comme un instrument de lâ??Ouest pour *Ã© dÃ©tourner lâ??attention de la crise qui sÃ©vit dans les pays capitalistesÃ©*. *Lâ??Archipel du Goulag* est donc un objet original qui sâ??inscrit progressivement dans lâ??histoire dont il propose une nouvelle lecture. Du statut de tÃ©moignage, il Ã©volue vers un objet de dissension, voire de rupture entre lâ??Est et lâ??Ouest.

Les zones d'ombre de Soljenitsyne

Alors que lâ??ouvrage fascine les intellectuels occidentaux, dÃ©s fÃ©vrier 1974, Soljenitsyne est dÃ©chu de sa nationalitÃ© et expulsÃ© dâ??URSS. Il est alors contraint de sâ??installer Ã© lâ??Ouest. Câ??est Ã© partir de ce moment quâ??il faut reconsidÃ©rer une Åuvre que lâ??auteur prend parfois le temps de venir prÃ©senter dans des Ã©missions de tÃ©lÃ©visions telles quâ??*Apostrophes* ou encore *Bouillon de Culture*^[12]. Les lecteurs franÃ§ais dÃ©couvrent alors un nouveau Soljenitsyne, Ã© partir duquel a Ã©tÃ© faÃ§onnÃ© le modÃ©le du dissident mais qui sâ??avÃ©re Ã©tre en fait profondÃ©ment attachÃ© Ã© la Russie. En 1970 dÃ©jÃ©, il a refusÃ© de se rendre en SuÃ©de pour recevoir son prix Nobel de littÃ©rature, de peur que les autoritÃ©s soviÃ©tiques ne le laissent pas revenir dans son pays. Lâ??incomprÃ©hension des commentateurs occidentaux sâ??exprime par exemple dans la voix dâ??un journaliste qui sâ??Ã©tonne quâ??Ã© lâ??occasion de son passage en France en 1975, Soljenitsyne *Ã© a visitÃ© tout ce quâ??il y a de russe dans Paris, rÃ©veillonnant mÃ©me dans un restaurantÃ©? russeÃ©*^[13]. Lâ??Ã©crivain lui-mÃ©me entretient cette image puisquâ??il justifie son dÃ©placement par une volontÃ© de rencontrer dâ??autres Russes qui sâ??installent, selon lui, *Ã© en France, comme nulle part en EuropeÃ©*.

Alexandre Soljenitsyne se dÃ©tache alors peu Ã© peu du message que son Åuvre semblait avoir portÃ© en le prÃ©cÃ©dant Ã© lâ??Ouest. Sâ??il condamne fermement les dÃ©rives du communisme, il refuse dâ??abandonner dÃ©finitivement son pays. Lors de son passage Ã© Paris, il affirmeÃ© : *Ã© Je vis ici avec lâ??idÃ©e permanente que je ne fais que passer provisoirementÃ© ; je suis persuadÃ© quâ??un jour je retournerai en Union soviÃ©tique, dans ma patrie, mais je ne peux pas dire quand et personne ne peut le dire Ã© ma placeÃ©*. Il refuse par ailleurs dâ??Ã©tre instrumentalisÃ© par les pouvoirs politiques qui voudraient voir dans son exil une apologie des dÃ©mocraties libÃ©rales. Ainsi, lorsque Jean dâ??Ormesson lâ??interroge sur son sentiment face Ã© lâ??Occident au cours de lâ??Ã©mission *Apostrophes* du 11 avril 1975, lâ??auteur russe rÃ©pond par une pirouette. Il explique que les menaces qui pÃ©sent sur le travail de lâ??Ã©crivain sont de natures diffÃ©rentes mais de valeur Ã©gale Ã© lâ??Est et Ã© lâ??OuestÃ© : en URSS, il sâ??agit de la censureÃ© ; en occident, ce sont les mÃ©dias. Au micro de Bernard Pivot en 1998, Soljenitsyne justifie dâ??ailleurs son dÃ©part de lâ??Europe pour le Vermont aux Etats-Unis par une volontÃ© de fuir les sollicitations trop nombreuses et pour travailler plus sereinement. Dans dâ??autres interventions, comme dans lâ??Ã©mission *Les dossiers de lâ??Ã©cran* en mars 1976, il nâ??hÃ©site dâ??ailleurs pas Ã© se faire beaucoup plus critique en identifiant une *Ã© crise spirituelleÃ©* dâ??un Occident dÃ©vouÃ©

au matérialisme depuis le haut Moyen-Âge.

Une oeuvre devenue universelle

Dès lors, il est plus aisé de comprendre le retour tant attendu de cet intellectuel qui, s'il a fasciné ses homologues occidentaux, n'a jamais perdu l'attachement spirituel pour sa patrie. Même en exil, Alexandre Soljenitsyne est resté un écrivain russe, défendant des valeurs russes. L'auteur de *L'Archipel du Goulag* peut finalement être considéré comme un formidable « passeur » culturel. Dans l'URSS soviétique, il était considéré comme un dissident car il osait dénoncer les failles du système soviétique. En Occident, il reconquiert progressivement sa citoyenneté, en devenant le meilleur défenseur de la Russie. Lorsqu'il revient sur le sol russe en 1994, il est finalement accueilli en héros.

Il est d'ailleurs surprenant de constater à quel point Soljenitsyne est toujours resté un acteur de premier ordre dans l'histoire de la Russie, malgré son éloignement géographique. En 1988, son œuvre peut encore être considérée comme un révélateur des évolutions en cours à l'Est. L'intelligentsia russe se réunit en effet au mois de décembre 1988 afin de célébrer le 70^e anniversaire de l'écrivain ; deux mois plus tard, elle se réunit à nouveau afin de commémorer le 15^e anniversaire de son expulsion, mais aussi pour demander aux autorités de lever l'interdit sur l'édition de son œuvre. En juin, Mikhaïl Gorbatchev annonce personnellement au cours d'une visite à Paris qu'il autorise la publication de *L'Archipel du Goulag* en URSS. Encore une fois, l'œuvre est placée au centre des évolutions politiques du pays : sa mise en vente dans les librairies russe devient un symbole de la « glasnost ».

A son retour, il fait l'unanimité dans les médias. Pour les libéraux, Soljenitsyne incarne l'ouverture sur l'Occident, celui qui a su trahir et identifier les failles du système soviétique en se tournant vers l'Ouest ; pour les conservateurs, il est l'éternel promoteur des valeurs slaves à l'étranger. L'année 1990 est proclamée « l'année Soljenitsyne » par le rédacteur en chef de la revue russe *Novy Mir* : des colloques sont organisés sur son travail et l'ensemble de ses écrits est progressivement édité. Son rôle de passeur s'inverse alors de l'Ouest vers l'Est. Beaucoup de commentateurs ont tenté d'interpréter son choix de revenir en Russie par l'Est pour ensuite parcourir le pays en train jusqu'à Moscou : était-ce une volonté de revenir par un autre chemin que celui de l'expulsion ? Voulait-il simuler symboliquement un tour du monde ? Est-ce la métaphore d'une transition de l'Est vers l'Ouest ? Tant de questions auxquelles Alexandre Soljenitsyne n'a jamais vraiment répondu sauf pour rendre hommage aux victimes des camps du Goulag, essentiellement situés à l'Est du pays.

L'image de l'écrivain devient d'ailleurs ambiguë. Alors qu'il avait toujours habilement repoussé les questions politiques en Occident, il n'hésite plus désormais à prendre la parole dans ce domaine. Il se rend d'ailleurs à la Douma au mois de novembre 1994 afin d'y prononcer un discours où il affirme que « la Russie n'est pas démocratique. Elle est actuellement gouvernée par une oligarchie, un petit nombre de personnes corrompues et inefficaces ». C'est à cette même occasion qu'il explique regretter également la dissolution du vieil empire russe. Cette phrase malheureuse lui vaut de nombreuses critiques, tant à l'Est qu'à l'Ouest, où certains accusent de nourrir des sentiments nationalistes et d'être nostalgique du pouvoir tsariste. D'autres s'inquiètent de ses ferventes convictions religieuses orthodoxes. Les commentateurs s'aperçoivent en fait qu'après avoir vu deux

décennies au sein des démocraties occidentales, le champion de l'anticommunisme à l'Ouest n'est pas pour autant devenu le porte-parole de la démocratie à l'Est.

L'Archipel du Goulag est donc une œuvre monumentale. Si l'on retient souvent le choc qu'elle a suscité en Occident lors de sa parution, on oublie trop souvent que son apport ne se résume pas seulement à son intérêt informatif et qu'il dépasse largement ce cadre géographique. L'historiographie occidentale lui a quasiment donné la valeur d'un document patrimonial, regroupant ainsi des finalités culturelles et pédagogiques. Des extraits de l'ouvrage sont d'ailleurs largement utilisés dans les manuels scolaires car ils permettent d'illustrer l'URSS à l'époque de Staline. Nous avons vu cependant que l'ouvrage ne peut pas être réduit à une simple critique interne du modèle soviétique. C'est une œuvre à vocation universelle qui interroge tout autant l'Est et l'Ouest, voire les relations dynamiques entre ces deux entités.

[1] Michel WINOCK, « Le grand aveuglement », in *L'Histoire*, n°247, octobre 2000, p. 46.

[2] Cité par Tony JUDT, *Après-guerre, une histoire de l'Europe depuis 1945*, Paris, Armand Colin, 2007.

[3] André GLUCKSMANN, *La Cuisinière et le Mangeur d'homme*, Paris, Le Seuil, 1975 ; puis *Les Maîtres penseurs*, Paris, Grasset, 1977. Bernard-Henry LEVY, *La Barbarie à visage humain*, Paris, Grasset, 1977.

[4] Pierre DAIX, « Pierre Daix, matricule 59.807 à Mauthausen », in *Les Lettres françaises*, 1949.

[5] Pierre DAIX, *Ce que je sais de Soljenitsyne*, Paris, Le Seuil, 1974.

[6] « Soljenitsyne à l'ordre du jour », in *Magazine Littéraire*, n°86, mars 1974, p. 22.

[7] Sur ce point, l'analyse de François HOURMANT est probablement la plus complète : « Autour de la dissidence. L'intelligentsia française entre collaboration et identification ennoblissante », in *Revue Historique*, n°297, 1997, p. 223-250.

[8] François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

[9] Propos recueillis et rassemblés dans *L'Année politique, économique, sociale et diplomatique de la France*, Paris, PUF, 1975.

[10] C'est le cas de l'écrivain communiste yougoslave Ante CILIGA, *Au pays du grand mensonge*, Paris, Gallimard, 1938.

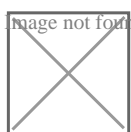
[11] *Op. Cit.* note 9.

[12] Les archives audiovisuelles de ces apparitions télévisées sont disponibles sur le site de l'INA.

[13] Commentaires du présentateur du journal télévisé de 20h le 3 janvier 1975.

* Mickaël BERTRAND est historien, Université de Bourgogne.

Image not found or type unknown



[Retour en haut de page](#)

date créée

15/07/2009

Champs de MÃ©ta

Auteur-article : MickaÃ«l BERTRAND*